

VOS DOCTRINES ?...¹

A la jeunesse canadienne-française, au premier abord, l'avenir paraît chargé d'incertitude. Les hommes de la génération montante, qui ont vingt ou trente ans, voudraient savoir où ils vont. Ayant suivi le mouvement des idées, vu s'agiter les hommes, ils savent distinguer dans la foule les chefs de notre groupement ethnique. Malheureusement, ils sont déroutés par la mésentente qui divise nos dirigeants, hommes appelés à marcher ensemble, s'inspirant au fond des mêmes idéals, qui travaillent les uns en marge des autres, sinon les uns contre les autres.

Sollicitée par des doctrines apparemment opposées, qui devraient s'épurer et se condenser en un seul et clair programme national, la jeunesse est inquiète. Il y a éparpillement d'énergies et elle en a conscience. Détachée des écoles, affranchie de l'esprit de chapelle, les différences de méthode et d'appréciation, en regard du problème canadien-français, lui sont des vétilles. Elle qui rêve d'ordre intellectuel et moral, on lui montre l'indiscipline dans les idées. C'est pourquoi les jeunes

¹ M. Harry Bernard est né à Londres, Angleterre, de parents canadiens-français, le 9 mai 1898. Il a donc 28 ans. Il a fait ses études classiques et sa philosophie au Séminaire de Saint-Hyacinthe. Fut ensuite correspondant parlementaire et rédacteur au *Droit* d'Ottawa, de 1919 à 1923, puis passa au *Courrier de Saint-Hyacinthe* qu'il dirige encore. Harry Bernard s'est révélé notre meilleur romancier parmi les jeunes écrivains, d'abord par *L'Homme tombé*... qui obtint en 1924 le prix David de roman, puis par *La Terre Vivante* qui vient aussi d'obtenir le prix David et marque l'ascension rapide d'un talent. Travailleur infatigable, Harry Bernard publiera probablement cet automne un troisième roman qui promet de faire parler, plus encore que les autres, les langues et la critique.

qui réfléchissent, déplorant le gaspillage de forces précieuses, se demandent où nous allons comme peuple, et si nous serons les éternelles victimes d'un individualisme de plus en plus arbitraire.

Ces considérations faites, qui soulignent l'aspect le plus angoissant du problème national, nous en examinerons rapidement les autres données, puis les motifs que nous avons quand même d'espérer.

* * *

Car notre peuple n'est pas appelé à la disparition. Obscurément, il a le sentiment de sa vigueur et de sa durée dans l'avenir. Il continuera de vivre pour les mêmes raisons qui assurèrent sa vitalité depuis 1760, parce qu'il est catholique et français, attaché à sa langue et à sa foi, et parce que sa merveilleuse natalité, conséquence de son catholicisme, est sa plus sûre garantie de survivance.

Comme force numérique, les Canadiens français acquièrent une importance sans cesse grandissante. Ils ont les hommes et les ressources. Ce qui leur manque, ce sont les vues claires de leurs destinées, le sens de la cohésion pour une action commune, sous l'unité de direction. La question de l'heure est de coordonner, vers un but unique et précis, les énergies éparses dont nous disposons.

Par atavisme latin, le Canadien français pense vite, et sent profondément. Mais il est lent à saisir les diverses faces d'une idée, surtout à en tirer parti. Cela tint, longtemps, à notre humiliation de peuple vaincu. Car l'effet de la conquête fut terrible. Nos pères en restèrent démoralisés. Pauvres, opprimés par l'envahisseur, ils virent la noblesse du pays les abandonner à leur misère, tandis que les classes dirigeantes du temps, sei-

gneurs et bourgeois cossus, leur tournaient le dos pour succomber joyeusement à l'anglicisation. On comprend que les malheureux colons de la Nouvelle-France, dans ces conditions, ne se relevèrent pas vite du coup de 1760. Seuls les prêtres s'associèrent à leur malheur. C'est au clergé que nous devons d'avoir, malgré tout, conservé notre âme française.

Il est inutile de rappeler ici le lendemain des plaines d'Abraham, ni de redire les luttes politiques autour de l'Acte d'Union, puis de la Confédération. Dans l'ordre des faits, les Canadiens français sont aujourd'hui trois millions au seul Canada, disséminés de l'Atlantique au Pacifique, mais dont la masse vit et progresse au pays de Québec. Peu à peu, à l'exemple de leurs concitoyens anglo-saxons et de leurs voisins américains, ils ont acquis la richesse. Au capital humain, ils joignent maintenant le capital or. Forts de ces deux éléments de succès, dans quel sens choisiront-ils de se diriger ?

A cause précisément de sa situation nouvelle, notre peuple se trouve à une croisée de chemins. Ses moyens matériels, décuplés et centuplés, lui ouvrent des horizons jusqu'ici insoupçonnés. Mais deux civilisations se disputent la possession de son âme et de son intelligence. En raison de l'ambiance et des ressources à sa disposition, la vie matérielle l'attire nécessairement, cette vie trépidante qui promet de si belles compensations de médiocrité dorée. D'un autre côté, l'ascendance latine demeure. Un esprit français ne se transforme pas facilement en esprit saxon. La conscience nationale veille, et parmi les pires tentations, le met en garde contre l'attraction dangereuse.

Bien entendu, nous ne mépriserons pas la finance, ni le développement industriel ou commercial. Car

l'émancipation économique, comme l'a démontré l'expérience, est pour nous une nécessité. Elle est la condition d'autres émancipations et peut être même la condition de la survie. Elle nous donne du poids auprès de qui juge par l'aspect matériel, et mesure les hommes à l'importance de leur avoir. Il faut donc continuer notre lutte en vue des réalisations matérielles, qui nous feront remarquer et respecter. Mais gardons-nous de croire qu'elles seules comptent dans la vie d'une nation. Elles sont un moyen, non un but. Si elles nous font valoir aux yeux des peuples commerçants, elles sont peu de chose dans l'ordre de la hiérarchie intellectuelle.

C'est celle-ci qui compte.

Un peuple n'acquiert d'originalité que par la pensée et l'expression de cette pensée. Ce n'est pas en élevant des gratte-ciel, ou en fabriquant des automobiles en séries, que notre peuple se donnera une physionomie. Toutes proportions gardées, la Nouvelle-France doit tenir en Amérique le rôle de l'ancienne France en Europe. Pour cela, nous mettrons très haut la culture, qui sera essentiellement française, à base de catholicisme et de latinité. C'est par elle, et par elle uniquement, que le peuple canadien-français peut atteindre à la supériorité intellectuelle, la seule vraie.

Comment y arriverons-nous?

Par un contact toujours plus grand avec la France spirituelle. Il en est chez nous qui redoutent ce contact et le déconseillent. Ils ont tort. Nous n'emprunterons pas ses tares à la France, mais la fine fleur de son génie. C'est à nous rapprocher d'elle que nous éviterons, parlant français, de penser comme des Anglais ou des Américains. C'est dire qu'il faudra conserver et développer en nous l'esprit français, fait de synthèse et d'analyse.

Malgré le danger moral qu'elle comporte parfois, la culture française est la condition de notre plein épanouissement comme peuple. Cette culture, où l'on sent toujours des courants de pensée catholique, vaut mieux pour nous que l'intellectualisme anglais, américain ou allemand,— alourdi de matérialisme et de métaphysique nébuleuse.

* * *

Voilà les éléments d'un programme. Reste à les utiliser.

Ce n'est pas la moindre tâche. Car il est en nous des lacunes. S'il est juste d'indiquer nos qualités, il ne l'est pas moins de souligner nos défauts. Or les Canadiens français, doués par nature, n'ont pas généralement le goût du travail persévérant. Ils réussissent dès qu'ils se mettent à l'oeuvre résolument, et l'ont prouvé dans la politique et l'éloquence, les arts plastiques, la musique, les lettres. Nous ne descendons pas pour rien d'une nation intellectuelle entre toutes. Malheureusement, les belles ardeurs ne font souvent qu'un feu de paille. Trop longtemps, notre peuple fut asservi au joug des nécessités quotidiennes et tenu, par voie de conséquence, à l'écart des choses de la pensée. Nos facultés s'en trouvèrent comme engourdies. Un passé de labeur ardu et d'incessantes contrariétés pèse encore, après deux siècles, sur les générations contemporaines. Ajoutons que le climat canadien, dur aux corps, favorise peu le travail intellectuel, et que l'ambiance moderne le réprouve plutôt qu'elle ne l'encourage.

Mais ces raisons ne doivent pas nous rebuter. Au contraire. Les difficultés seront un stimulant, l'aiguillon qui préserve de la rêverie amollissante et stérile.

Le mot d'ordre pour tous sera donc : le travail. La jeunesse prendra conscience d'elle-même, des forces latentes qui sont en elle, des espoirs fondés sur sa générosité. Elle acceptera ensuite le labeur qui est sien, son activité se gardant d'être égoïste. Cela veut dire que chacun de nous, jeune ecclésiastique ou professionnel, éducateur, industriel, fonctionnaire *même*, aura le souci de ne pas se confiner dans sa carrière, comme un colimaçon dans sa coquille, mais visera à une culture toujours plus étendue, afin d'exercer autour de soi une influence, non pas mondaine ni politique, mais profondément sociale.

Les professionnels de notre pays ne furent pas, dans le passé, à la hauteur de leur tâche. Quelques-uns firent exception, figures héroïques, si l'on tient compte de l'époque où ils vécurent. Mais les autres, cette ardente jeunesse des écoles, ces centaines d'hommes instruits qui, chaque année, quittaient les universités ? Dans l'ensemble, ils donnèrent une mesure trop modeste. Se désintéressant totalement des idées générales, méprisant souvent les questions d'intérêt national, ils se laissèrent absorber par les considérations d'une petite existence mesquine, ou dépensèrent inutilement, dans l'arène parlementaire, des dons qu'ils devaient mettre au service de leur nationalité. Comme nous l'avons indiqué, ils furent excusables jusqu'à un certain point, le pacte confédératif ayant eu pour conséquence première de chloroformer la conscience nationale.

Or les jeunes d'aujourd'hui se garderont de répéter leur erreur. Il n'y a plus raison de tomber en léthargie. La génération nouvelle, envisageant nettement ses responsabilités, ordonnera sa vie dans le sens de ces responsabilités. Pour y parvenir, elle se donnera de la

culture générale. Car c'est par elle qu'un homme se complète vraiment. Et c'est pour l'avoir négligée que nous avons trop longtemps marqué le pas.

La culture générale, clé du succès personnel, compte aussi pour beaucoup dans l'individualité d'un peuple. On y atteindra par le travail et une incessante curiosité intellectuelle. Car le savoir donne soif de savoir, une science conduit à une autre science. L'homme de culture supérieure n'est jamais satisfait de lui-même et cherche partout son perfectionnement. Quelque jour, en raison même de sa préparation, il sera en mesure d'accepter tout poste de premier plan. C'est de tels hommes que notre jeune pays a besoin. Ils lui sont autrement nécessaires que ces opportunistes, primaires superficiels, qui guettent les occasions pour s'improviser chefs de file.

Disons encore que nos jeunes gens devront réagir, d'un commun accord, contre l'accaparement de la politique. L'activité politique, telle qu'entendue en régime démocratique, est la mort aux initiatives généreuses et aux idées personnelles. Elle engendre le fanatisme et la division, et nous a causé dans le passé un tort qui ne se mesure pas. Tant que nous jugerons des hommes et des choses en fonction des partis politiques, nous resterons un peuple enfant, faible par sa faute, que les Anglo-Saxons, unis entre eux malgré les différences d'origine et de religion, auront beau jeu à dominer.

Nous résumons à larges traits.

Le peuple canadien-français doit survivre, ce qui ne fait de doute à personne. Il doit aussi grandir et prospérer. Voici donc, à notre sens, quelques-unes des directives qu'il lui importe de ne pas perdre de vue :

1o Il restera catholique et français, acceptera les responsabilités qu'incombe ce double titre.

2o Il visera à la culture générale, par le travail méthodique et constant, en vue de la véritable supériorité intellectuelle.

3o Il poursuivra son émancipation économique, mais une émancipation économique raisonnée, qui ne s'opposera pas au développement agricole, — son assise la plus solide.

4o La jeunesse, prudente, réfléchira avant de se choisir une doctrine. Elle ne permettra pas qu'on lui impose des chefs à la légère, ni ne risquera de compromettre la cause nationale pour des nuances de pensée ou des rivalités puériles.

5o Les jeunes ne se laisseront pas tenter par la politique. Suivant la direction du Pape, ils ne feront de politique que dans le Christ. Autrement dit, ils ne s'occuperont de politique que si la religion et le bien de la patrie sont concernés.

Harry BERNARD.

LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

NOS PUBLICATIONS.

La *Moisson nouvelle*, par Blanche Lamontagne-Beauregard est paru. *Le Fils du roi Grolo*, par Marie-Claire Daveluy paraîtra dans les premiers jours de juin. On sait que, de la plume de ces deux auteurs, ne saurait rien venir de médiocre. Toute leur oeuvre est d'une littérature saine; elle élève et porte la claire empreinte du talent. Il faudra que ces deux ouvrages figurent, copieusement, aux prochaines distributions de prix.

NOTRE PÈLERINAGE À L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH.

Le 8 mai, un peu en retard cette année, mais sans qu'il y ait de notre faute, nous faisons notre pèlerinage annuel à l'Oratoire Saint-Joseph. Les oeuvres de charité intellectuelle ont souvent de la peine à vivre. Depuis plusieurs années nous allons demander à